

Rythmicité et genèse de la continuité

Ophélie AVRON

Nathalie SABATIÉ

Frédéric GUINARD

Rubrique Echo

Jean MÉNÉCHAL, *Psychanalyse et politique*, Le complexe de Thésée par Jean DARROT



À la rentrée de septembre 2008, nous, étudiants en psychologie, et particulièrement ceux des filières de psychologie clinique et du développement, nous sommes retrouvés dans une situation de blocage dans nos recherches de stage.

En effet, nous étions confrontés à l'application du décret n°2008-96 relatif à la gratification des stages de plus de 3 mois calendaires (<http://www.legifrance.gouv.fr>). Intégré à la loi pour l'Égalité des chances, ce décret fait suite à la mobilisation en 2005 de l'association Génération Précaire (<http://www.generation-precaire.org>) revendiquant un statut juridique pour les stagiaires. En effet, le statut de stagiaire n'était pas forcément rattaché à une formation (Mission Stages en Stage ANPE), il s'agissait alors pour beaucoup d'employeurs d'obtenir du stagiaire le travail d'un salarié sans le rémunérer.

La gratification est donc en lien avec une convention de stage clairement établie sur laquelle doivent figurer des points très précis. Le texte fixe par ailleurs les modalités de versement ainsi que le taux minimal de la gratification, soit 12,5% du plafond horaire de la sécurité sociale, ce qui correspond à 2.62 euros de l'heure. La durée du stage a été clairement explicitée par le ministère, il est bien question de stages de plus de 3 mois calendaires.

Ainsi, au lieu d'apparaître comme un progrès dans la reconnaissance du statut de stagiaire, ce décret et son application mettent en danger notre formation. Il semble avoir été écrit de manière généraliste pour une entité « stagiaire » qui dans la réalité recouvre des personnes, des formations et des situations bien différentes. Les questions concrètes de son application dans le champ médico-social ne semblent pas avoir été pensées.

Ainsi, un nombre conséquent d'institutions et d'associations du secteur privé, tel que l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, se trouvaient à la rentrée dans l'impossibilité d'accueillir des stagiaires, ne disposant pas des budgets nécessaires à leur gratification.

Dès mars 2008, les étudiants du secteur social s'étaient mobilisés. Mais les réponses gouvernementales qu'ils ont pu obtenir renvoyaient la responsabilité d'assumer le financement aux conseils généraux et aux CNAF (caisse nationale d'allocations familiales) dont leur formation dépend. Les mesures en bout de chaîne ont alors été disparates selon les départements, ainsi rien n'a été obtenu pour le Rhône. De même, nous savons qu'à l'heure actuelle, la DDASS n'assure pas les financements nécessaires à la gratification des stages pour 2009. Les institutions doivent compter cette dépense sur leur budget d'établissement.

Aujourd'hui, la situation semble s'être provisoirement résolue : les institutions du public ont pris plus de stagiaires, des bricolages (souvent illégaux) ont pu être trouvés et quelques institutions ont pu se donner les moyens en interne d'accueillir des stagiaires (ainsi, 9 stages sur 150 sont gratifiés pour le M2 professionnel de Psychopathologie et Psychologie Clinique).

Aujourd'hui, nos craintes se portent sur la prochaine application du décret au sein du service public et sur l'absence évidente de la mise en place des budgets nécessaires et du suivi de son application.

Au-delà d'une situation relevant d'enjeux politiques et financiers – ne compliquant que davantage les recherches de stage, qui relevaient déjà du parcours du combattant –, il nous paraît important de souligner le danger que ce décret représente pour notre formation clinique. À l'heure actuelle et tant que ce décret ne s'appliquera qu'aux institutions privées, la diversité des lieux de stages est mise à mal. Des domaines entiers d'exercice du psychologue sont fermés à la formation des futurs cliniciens. Comment pouvons-nous apprendre et expérimenter le travail du psychologue sans des institutions aussi diverses que les associations, les maisons d'enfants à caractère social, les instituts médico-éducatifs, les établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes ... ?

Devons-nous alors nous contenter de stages de moins de trois mois ? Cela semble fort probable et inquiétant lorsqu'on envisage que cette situation touchera bientôt tous les lieux de stage, aussi bien privés que publics. Qu'apprend-on en trois mois de stage ? À faire des diagnostics ? Mais qu'en est-il du soin, et en particulier du soin psychique dont il importe d'appréhender la temporalité ? Il semble en effet impossible, en si peu de temps, d'expérimenter le lien psychologue/patient dans une visée thérapeutique. Il en est de même pour les réalités institutionnelles.

C'est en ce sens qu'il nous semble que ce décret, au-delà des étudiants, modifie également, à plus ou moins long terme, la place et le travail du clinicien en institution. Si les futurs psychologues ne sont formés qu'aux prises en charges courtes, à visée diagnostique que deviendra le soin psychique ? Il semble alors intéressant de comprendre les enjeux de ce décret en lien avec les multiples réformes concernant la place du psychologue clinicien et de la psychiatrie autour desquelles se mobilisent l'Appel des Appels (<http://www.appeldesappels.org>) et Sauvons la Clinique (<http://www.sauvons-la-clinique.org>).

D'autre part, posons-nous la question de ce que des stages courts impliquent pour les institutions et leurs équipes. Celles-ci vont voir « défiler » des stagiaires, sans pouvoir les accompagner dans le cheminement du devenir psychologue. Trois mois semblent être une durée tout juste nécessaire à l'intégration du stagiaire. Et qu'en est-il des patients ? La formation des psychologues ne semble pas se concevoir sans suivis cliniques auprès de patients. Ceux-ci devraient alors subir le changement de stagiaire au bout de trois mois de prise en charge. Il en est de même pour les groupes auxquels le stagiaire participera. Les maîtres de stages seront alors dans l'obligation de choisir entre former des stagiaires ou soigner des patients.

Face à cette situation, nous, étudiants en Psychologie à Lyon 2 nous sommes réunis en collectif en octobre 2008 afin de défendre notre formation.

Nos actions passent par un travail d'analyse de la situation ainsi que d'informations des étudiants et des professionnels. De plus, il s'agit d'interpeller les élus politiques afin que le décret soit aménagé et que son extension au service public ne vienne pas définitivement condamner notre formation.

Dans ce sens, nous avons mis une pétition en ligne (<http://www.collectifstage.com>). Après différentes sollicitations qui nous aboutissaient que sur des réponses de politesse, nous avons pu rencontrer le président du conseil régional de Rhône-Alpes, M. Queyranne et M. Touraine, député du Rhône. Une question écrite à l'Assemblée Nationale a été déposée fin janvier au nom de M. Queyranne et une réponse doit advenir d'ici deux mois. D'autres contacts sont en cours, notamment avec le Conseil Général.

Il est évident que nous pouvons nous questionner sur le suivi de ce décret et de son application. L'État ne peut-il prévoir de manière sûre une évaluation de son application ?

Nous commençons également à développer des contacts avec les instituts de Psychologie et les étudiants d'autres universités qui travaillent sur la question pour qu'une mobilisation au niveau national puisse prendre forme. Aujourd'hui, nous nous demandons quel dispositif va pouvoir mettre en place l'Institut de Psychologie pour préparer la rentrée prochaine.

Enfin, de manière régulière nous tenons des Assemblées Générales pour informer et débattre de la mobilisation. Nous prenons le parti d'intervenir auprès des étudiants, de créer des opportunités de débats, d'échanges et de réflexions pour réussir à penser cet élément de réalité, la gratification, qui introduit un nouvel élément dans notre positionnement de stagiaire psychologue.

Effet de présence : l'émotionnalité
rythmique

Ophélie AVRON

p. 4

Rythme et continuité dans le
développement du jeune enfant

Nathalie SABATIÉ

p. 6

Des amphithéâtres inhabités aux
antichambres de la symbolisation

Frédéric GUINARD

p. 9

Coup de coeur

Rescapés Ordinaires

Françoise GUÉRIN

p. 12

Rubrique Echo

Jean MÉNÉCHAL, *Psychanalyse et
Politique, Le complexe de Thésée*

Jean DARROT

p. 13

Bibliographies

p. 15

C'est avec émotion que nous retrouvons, dans ce numéro, la pensée de Jean MÉNÉCHAL.

Canal Psy lui avait déjà rendu hommage en novembre 2001 à l'occasion d'un dossier sur les liens entre Psychologie et Politique puis, en mai 2002, dans le cadre d'un numéro spécial dédié à son travail de directeur de recherche. Aujourd'hui, c'est Jean DARROT qui évoquera, en rubrique, cette immense thèse *Psychanalyse et Politique* que Jean MÉNÉCHAL avait écrite en 1992 et l'entreprise de lecture et d'édition d'une part raisonnée de celle-ci menée sous la direction de Jean-Peuch LESTRADE.

Pour débiter notre dossier sur la rythmicité, Ophélie AVRON nous amène à nous pencher sur ces « effets de présence », ces vécus émotionnels qui traversent les groupes thérapeutiques sans qu'aucun vecteur apparent semble les faire circuler.

Nathalie SABATIÉ, en décrivant les soins de l'Institut PIKLER à Loczy Budapest et le travail de leurs nurses, s'intéresse aux micro-adaptations des interactions mère-bébé qui, sur fond de continuité et de prévisibilité du cadre, permettraient le déploiement d'un rythme « liant » de la parentalité.

Enfin, je vous invite à une petite promenade dans le corpus psychanalytique à la recherche des questions du rythme et de la continuité.

Ce dossier sera complété, en dernière page, par une bibliographie thématique regroupant les références de chacun des auteurs.

Le coup de coeur sera cette fois-ci porté par Françoise GUÉRIN qui évoquera *Les rescapés ordinaires* de Laurence BARRÈRE.

En vous souhaitant une bonne lecture...

Frédéric GUINARD

Rythmicité et genèse
de la continuité

Une longue expérience de groupe débutée vers les années 1970 m'a amenée progressivement à cerner certains phénomènes spécifiques, à la fois tenus et mouvementés, que j'ai d'abord désignés comme effets de présence. Est venu ensuite un lent essai d'approfondissement et d'élaboration théorique, toujours en cours, pour essayer d'en comprendre la nature et de les intégrer conceptuellement dans le champ psychanalytique.

Pour situer ce travail, je précise rapidement qu'il porte sur des groupes de thérapie en clientèle privée. Séance hebdomadaire de deux heures avec sept patients qui pourraient être qualifiés « d'états-limites ». Je suis seule thérapeute. La durée moyenne de thérapie est de trois ans.

Je ne peux dans cette courte présentation suivre de près les différentes influences qui ont soutenu ma recherche, mes interrogations, mes doutes, les remaniements de ma pensée. Je vais plutôt insister sur l'effet déroutant qui a été le mien en passant de la cure analytique duelle à la situation de groupe. C'est l'occasion de signaler que la sensibilité du thérapeute et du chercheur tient une large place dans l'appréhension et la compréhension des phénomènes psychiques.

Dans le dispositif groupal, la parole restait le véhicule privilégié de la pensée, mais la rêveuse association de la parole individuelle se trouvait vivement bousculée, déroutée de s'entrelacer dans un échange direct à plusieurs. Regards, mimiques, intonations combinaient leur impact pour trouver leur adresse.

Était-ce pour renforcer les contenus exprimés ou les rendre plus opaques ? Le jeu du conscient/inconscient trouvait-il dans cette situation un mode défensif privilégié ? Je n'ai pas manqué de me poser la question et de reconnaître parfois son bien-fondé. D'autant plus que la méthode associative, familière au psychanalyste, peut

continuer à s'appliquer à travers le dédale des discours pour suivre les pensées et les désirs qui cherchent à s'exprimer, se déformer, se déporter d'un individu à l'autre, faire alliance ou diviser. C'est une méthode toujours opérante, que je ne manque pas d'utiliser. Mais elle ne doit pas elle-même masquer d'autres phénomènes psychiques en activité. C'était le difficile défi à tenir, au risque d'examiner ensuite les différents paliers d'intrication entre les différents types de fonctionnement.

Pénétrant dans une salle où des personnes travaillent, échangent, se délassent ou manifestent, l'ambiance du groupe vous tombe dessus

Mais d'abord, comment définir ces mises en tension réciproques sans contours précis qui mettent aussitôt les participants en état d'alerte quand ils sont rassemblés ? De puissantes forces en tension semblent surgir donnant une impression de vitalisation fluctuante ou de dépérissement, elles investiront la parole, mais elles sont opérantes avant même que la parole se manifeste ou qu'elle nous atteigne. Ainsi pénétrant dans une salle où des personnes travaillent, échangent, se délassent ou manifestent, l'ambiance du groupe vous tombe dessus. Interrogée, nous pourrions dire c'est calme, excité, ça donne envie de rester ou de partir. Nous attachons peu d'importance à ces impressions à la fois évidentes et fluctuantes, car nous n'avons guère de repères pour comprendre ce qui se passe.

Ces états m'ont d'autant plus intriguée que les patients « états-limites » que je reçois sont très réactifs par rapport à l'idée du travail en groupe. Certains ont une sorte de terreur panique à l'idée de rencontrer d'autres participants comme si un danger imminent les attendait. « Je ne saurai pas parler... me défendre... dire ce que je pense... ». « J'ai une phobie sociale, dit un nouvel arrivé qui a appris à mettre un mot sur sa terreur ». D'autres au contraire sont plutôt excités à l'idée de ne plus être seul, mais d'emblée ils

posent des questions pour savoir qui sont ceux qu'ils vont rencontrer, quels sont leurs problèmes, comme s'ils avaient besoin d'amadouer par avance le moment de la rencontre. Quand ils se retrouvent face à face, il y a parfois des surprises. Ce ne sont pas toujours les plus craintifs qui sont les plus inhibés, mais une constante cependant : une tendance à s'isoler dans un silence-retrait ou une parole envahissante pour éviter « ces autres » qui fascinent et font peur. Chacun à sa façon essaie de s'isoler du monde extérieur, parce qu'il opère précisément une sensibilité excessive à son endroit. En situation de groupe, la plupart sont comme « happés hors d'eux-mêmes » et se sentent en danger. C'est cette obscure dimension que j'ai essayé d'aborder.

Les effets de présence

Pour localiser ces phénomènes de groupe et rester au plus près de l'expérience clinique, j'ai d'abord désigné par effets de présence, ces vécus à la fois flous et puissants qui semblaient liés à la présence effective, agissante, immédiate, silencieuse de chacun. Comprendre leur fonctionnement, les situer par rapport aux activités psychiques connues et en particulier par rapport aux dimensions inconscientes refoulées, révélées par les découvertes freudiennes, est devenu et reste mon objectif. (1)

La première caractéristique sur laquelle je me suis appuyée c'est précisément l'aspect mouvant, actif de ces effets de présence saisis à travers des perceptions subjectives de bien-être ou de mal-être, de stimulation ou de retrait, sans que des représentations objectives ne viennent leur donner consistance. Tout se passe comme si les psychés avaient la capacité de se mobiliser par effets réciproques et créer des états énergétiques, sources de mises en lien et en déliaison, en continuelle inter-dépendance. Cette première hypothèse de travail acceptait de prospecter l'idée de formations psychiques à plusieurs

sans le repérage d'images ou de représentations associées. C'était attribuer à l'exercice de certaines forces énergétiques pulsionnelles, la capacité d'organisations spécifiques sans le concours de ce qui nous est si familier au niveau de la pensée, de la mémoire, du souvenir, l'image et les représentations de tous ordres en particulier celles liées à l'investissement sexuel des premiers objets du désir. Cette hypothèse n'est pas facile à soutenir, car au niveau clinique les choses ne sont pas séparées de la sorte, tout se connecte. Mais il me fallait séparer de façon quelque peu artificielle ces différentes données pour leur donner consistance et comprendre leur association secondaire.

La fonction d'émotionnalité rythmique

Restant attentive à ces modalités d'activation énergétique, c'est moins les vécus émotionnels qui m'ont intéressé tant ils apparaissent peu cernables que leur fonction qui elle est évidente. Sans médiation représentative, le contact direct, pluriel, extensif, peut être aussitôt assuré. Tout nouveau venu dans un groupe participe aussitôt à ces processus en mouvement réciproque quel que soit son âge, son sexe, son passé, ses intérêts, son indifférence apparente.

Il s'agissait donc pour moi d'essayer d'isoler et de comprendre la structuration d'une fonctionnalité énergétique de base. Je me rapprochais ainsi de ces étranges rivages de la psyché où nous pouvons immédiatement mobiliser autrui et être mobilisé par lui, tout en restant en grande partie étrangers à son intimité.

Pour rester dans le registre économique freudien et différencier ces forces énergétiques de l'affect, tel qu'il a été associé par FREUD aux représentations de la pulsion sexuelle, j'ai nommé en parallèle « émotionnalité » cette mise en activation plurielle et réciproque.

Observant ce fonctionnement, une caractéristique s'est peu à peu imposée à moi : la fonctionnalité émotionnelle est de nature rythmique. Une mise en activité mutuelle s'accomplit à travers un processus rythmique de stimulation et de réceptivité en appel inversé. Le mouvement de liaison inter-psychique ne peut opérer que dans la mesure où cette émotionnalité de base est constituée par des polarités dissymétriques qui agissent en alternance. Nous réagissons sous l'effet de la polarité stimulante ou réceptive externe et nous lui répondons en

renforçant, affaiblissant, coupant la polarité alors agissante. Le mouvement d'inter-liaison émotionnelle est ancré au cœur d'une rythmicité en tension.

À l'inverse d'autres propositions, je ne pense pas que nous réagissions aux stimulations externes, en miroir, en simple écho ou par sommation des mêmes émotions. À la base du processus primaire, les impacts énergétiques reçus sont instantanément et sommairement élaborés provoquant aussitôt une réaction à son tour stimulante en vue de les maintenir, de les renforcer ou de les affaiblir, une coupure plus ou moins provisoire peut aussi s'installer pour les éviter. Tout se passe comme si, à son insu, l'être humain était capable de ressentir et d'évaluer son besoin inné de répondre aux stimulations extérieures par sa propre stimulation et de créer ainsi une amorce de lien ou de le couper. Le rythme de cette mise en mouvement représente le fondement de la liaison inter-psychique. On pourrait dire que nous possédons d'emblée la dynamique de la Question et de la Réponse, celle du rythme vital qui met les propositions psychiques de chacun en articulation et en continuité. Sans cette dynamique rythmique élémentaire et extrêmement efficace, la coopération et la réciprocité assumée ne pourraient jamais advenir. En entrant dans le circuit du langage adulte et de l'échange conscient, l'enfant aura à assurer un puissant et profond travail de transformation. Les interactions émotionnelles spontanées vont progressivement acquérir plus de clairvoyance et une certaine prévisibilité, à condition cependant de ne pas perdre leurs attaches rythmiques. Le travail coopératif représentera la mise en forme la plus socialisée et les troubles psychotiques des formes massives d'éclatement de l'échange. Selon ses caractéristiques rythmiques innées, selon la stabilité ou les dysfonctionnements de l'entourage, l'enfant inventera ses conduites interactives et les éventuelles défenses pour se protéger d'un entourage perçu comme pas trop absent, indifférent ou envahissant.

Dysfonctionnement de l'émotionnalité rythmique (2)

La mise-en-contact des patients avec le groupe de thérapie est l'occasion de la mise à l'épreuve des structures rythmiques et défensives de chacun. L'entrée dans un groupe nouveau est particulièrement révélatrice des défenses psychotiques qui consistent à couper plus ou moins radicalement le rythme de l'inter-liaison. En fonction de ses propres dominantes ryth-

miques c'est la polarité stimulante qui peut se mettre en état de surstimulation constante ou la polarité réceptive qui se passivise et ne maintient plus sa fonction élaborative. Ainsi, certains patients essaient de se retrancher dans leur bulle comme si les autres n'existaient pas, mais ils existent et se manifestent, le retranchement défensif peut consister à éviter toute intervention « je n'ai rien à dire... je ne pense à rien » rendant difficile si ce n'est impossible l'échange. D'autres patients sur-stimulants s'engouffrent dans une parole monologuée à la fois excitante et asphyxiante et tue à leur façon l'échange. Ces cas extrêmes montrent à quel point la présence d'autrui est source d'attraction et d'inquiétude et ils rendent compte aussi des clivages précoces qui ont été nécessaires pour se protéger d'un environnement lui-même en difficulté. Des défenses moins radicales parcourent constamment les échanges entre les participants.

Le groupe thérapeutique représentera une voie d'accès privilégiée à la remobilisation évolutive de l'émotionnalité participative grâce à un dispositif de travail stable, à un nombre limité de personnes et à l'écoute sensible et informée du thérapeute. Cela permettra de pointer peu à peu les craintes identitaires et leurs tractations défensives en inter-dépendance. Ces prises de conscience apporteront progressivement une capacité de penser et de prévoir suffisante pour oser affronter la part inconnue représentée par autrui.

Le contact permanent avec les capacités émotionnelles de l'inter-liaison est indispensable à la vitalité de l'échange, mais tout aussi indispensable est sa difficile et constante élaboration la vie durant.

Ophélie AVRON
Psychanalyste, universitaire
et membre de la Société
Française de Psychothérapie
Psychanalytique de Groupe

(1) – Ophélie AVRON, *La pensée scénique*, Ed. Erès, 1996.

(2) Pour plus d'informations se référer à : Ophélie AVRON : *L'émotionnalité rythmique et ses dysfonctionnements* dans l'ouvrage collectif : « Modernité du groupe dans la clinique psychanalytique » sous la direction d'Edith LECOURT Ed. Erès, 2007.

Au sein de notre société aux valeurs en mouvance, riche de ses acquisitions en matière de connaissances scientifiques et humaines, mais également en grande recherche de ce qui permettrait un épanouissement personnel de l'individu et des groupes, la question du rythme, chevillée à celle de la continuité, demeure très actuelle. Elle semble toujours occuper une place centrale et se poser avec vigueur, dès lors que l'on prend conscience de la force de liaison dont elle est porteuse lorsque l'on s'autorise à la reconnaître, et lorsque l'on s'attelle à la cultiver, parfois contre vents et marées internes et externes.

Si l'on s'attache à la question du développement du jeune enfant, et à tout ce que nous connaissons quant à ses besoins de repères spatio-temporels et affectifs, nous pouvons aborder ce qu'un *rythme liant* de la parentalité familiale tant qu'institutionnelle, sous-tend comme positionnement de l'adulte vis-à-vis de l'enfant qui demeure à naître psychiquement, en lien avec son développement moteur, au sein d'un environnement suffisamment stable et malléable, à son propre rythme...

D'emblée, nous pouvons rappeler que la dynamique inter-relationnelle qui se construit entre l'enfant et l'adulte constitue le terreau d'un lent accès au sentiment d'un soi subjectif, unifié et cohérent. Ainsi que l'ont développé de nombreux auteurs, ce sentiment est porté par le rythme du tissage des liens d'attachement avec une figure privilégiée qui s'accorde, s'ajuste, s'offre à la fois comme terre d'accueil, de reconnaissance et de transformation, sur la base des signaux émis par l'enfant. À ce titre, S. RESNICK compare la structuration de l'espace interne à celle de l'édification d'une maison contenant, nécessitant la présence d'une colonne organisatrice. Il met en avant la bonne internalisation précoce des fonctions maternelle et paternelle qui, en se conjuguant dans le monde intérieur, apportent une fonction de

contenance et une fonction organisatrice. Il nomme cet ensemble « les parents combinés structurants » (RESNICK S., 1994, p.68).

Rythme liant de la parentalité individuelle

Il semble que la présence d'une parentalité parvenant à rendre instrumentales les fonctions de contenance et de structuration, intrinsèquement accompagnées de résistance à la fois au vide et à la destructivité, exprime une capacité certaine à pouvoir se situer au plus près des vécus sensoriels, émotionnels et affectifs de l'enfant, sans que ne se produise une spécularité confusionnelle entre l'un et l'autre.

Cet élément essentiel semble faire cruellement défaut lors des défaillances parentales qui aboutissent à des placements. À ce sujet, nous pouvons nous référer à la confusion des espaces psychiques et à ce qu'elle entraîne d'attitudes intrusives et de retraits abandonniques. Cette confusion se révèle dans et par une dysrythmie intra et inter-psychique, observable, entre autres, au travers de la qualité des échanges qui se déploient entre les partenaires de la relation. Dans de telles configurations, les échanges ne parviennent à s'établir de façon suffisamment sécurisante pour le bébé et sont empreints de ruptures ou de micro ruptures continues plus ou moins rapprochées, plus ou moins durables.

Fondamentalement, aucun rythme liant n'organise le chaos intérieur de l'adulte, qui ne parvient à rejoindre l'enfant dans ses vécus affectifs et émotionnels propres, pour l'attirer très légèrement en avant de ses capacités. Par conséquent, ce manque de liaison interne chez l'adulte ne permet pas à l'enfant d'intérioriser une musique rythmique parentale ; le chaos de l'adulte transparaît alors au travers des dysrythmies développementales de l'enfant, qui en constituent une lecture possible.

Par contre, lorsque cela se passe pour le mieux, l'adulte offre des facteurs indispensables à la création d'un attachement fiable, au fondement de toute construction identitaire et d'échange : accueil et partage d'affects qui accompagnent l'enfant avec authenticité et bienveillance jusque dans ses césures sans s'y noyer avec lui, continuité et repères temporels intégrateurs d'un passage de la présence à l'absence, ainsi que des pulsions agressives ou dépressives. Dès lors, le contenu fantasmatique des attitudes développées produit chez l'enfant un sentiment de fiabilité et de sécurité. L'espace offert entre ces deux temps d'absence et de présence devient celui d'une occasion d'expérimentation par l'enfant de ses illusions anticipatrices, et de ses capacités de représentation intégrative des expériences. Au sein de ce même espace, semblent pouvoir se déployer les auto-érotismes : sans doute, l'activité de représentation exercée pour soi-même, est-elle empreinte d'un vif plaisir dans le sentiment qu'elle procure de sentir la continuité temporelle d'un soi expérimentateur et instrumental.

C'est au sein de cette aire de transitionnalité que l'enfant symbolise dans et par le corps, la teneur fantasmatique de sa relation avec la parentalité qui lui est offerte dans sa double dimension, manifeste et latente. Il découvre ainsi ses potentialités motrices, affectives et représentationnelles. Le déploiement d'une telle activité de symbolisation chez l'enfant, révèle une parentalité non intrusive et non abandonnante, ouverte à l'expérience de l'« être seul en présence », comme en absence de l'autre. Cette ouverture suppose chez l'adulte une résistance au vide et à la destructivité, qui propulse chez l'enfant, l'attrait pour la créativité, et par cela la confiance en lui-même.

Lorsque la confiance devient réciproque et circulaire, elle renforce le plaisir, l'amour, la gratification dans l'échange que chacun cherche à renouveler : le rythme est constant de

séparations et de retrouvailles, dans des satisfactions capables d'intégrer la douleur de la perte. Les assises narcissiques de l'enfant et de l'adulte en lien se consolident, permettant que la vie émotionnelle se déploie et se communique sans effraction ou retrait rétorsif. Dès lors, un bain d'affects se constitue, empreint de résistance et de malléabilité dont chacun se joue.

À ce titre, D. STERN a très finement étudié le rythme des engagements et des désengagements des partenaires en interaction, montrant à quel point la mère peut en mener la danse, lorsque la prégnance de ses propres angoisses l'amène à sur- ou sous-stimuler l'enfant, à accueillir ou repousser très sélectivement ses sollicitations. Une telle attitude peut favoriser, si le phénomène est trop massif, le développement d'un faux-self chez l'enfant. (STERN D., 1989, pp.270-271).

Une parentalité développant une attention soutenue, ouverte à la plus large palette possible des signaux de l'enfant, permet une adaptation réciproque

Au contraire, une parentalité développant une attention soutenue, ouverte à la plus large palette possible des signaux de l'enfant, permet une adaptation réciproque qui n'entraîne pas d'abandon fréquent de parties de soi non convoquées par le partenaire.

Dans le même ordre d'idées, TRAVARTHEN, cité par E. DEVOUCHE et M. GRATIER, parle d'une coordination rythmique fine entre les partenaires de la relation, qui reflète un niveau psychique caractérisé par le partage de la subjectivité. Ce partage d'un même espace mental au sein de la dyade engagée dans l'échange permet à la mère et au bébé d'accéder à leurs émotions réciproques, à leurs expériences subjectives, ainsi que de négocier la dynamique de l'interaction. (DEVOUCHE E. et GRATIER M., 2001, p.59)

En complémentarité de cette approche, D. THOURET évoque S. RESNICK qui parle d'un développement instrumental et intégratif placé sous la dépendance de l'intériorisation de dérivés liant les pulsions de vie et de mort, de parents combinés structurants « *qui ne le sont qu'à la mesure de leur capacité implicite au plus près de la réalité émotionnelle de l'enfant* ». Il cite également MALDINEY qui propose une définition de cette implication parentale vis-à-vis de l'enfant : « *tre impliqué, c'est être dans son pli, et c'est dans le dépliement rythmique que l'espace et le temps se constituent, ainsi que le moi s'émergeant à*

son propre pouvoir être. » Cela évoque une parentalité « *capable de fonder à chaque instant l'originalité du temps, son ouvrance rythmique, intégrative, sa portée stéréoscopique, ou à défaut, de faire apparaître les modalités de la fermeture et des désintégrations qui en résultent.* » (THOURET D., 2004).

Le rythme liant de la parentalité institutionnelle à Loczy

Lorsque l'enfant est soumis à de graves dysrythmies parentales aboutissant à un placement, la fonction tierce se manifeste dans la dimension coercitive de la rupture, imposée par une séparation à plus ou moins long terme, mais toujours empreinte, dans l'impératif de sauvegarder le bien-être de l'enfant, des paramètres du traumatisme initial, à l'origine même de la mesure de protection. L'institution, tout comme l'éventuelle famille d'accueil, se retrouve en proie à des mécanismes de sidération en lien avec le transfert de ces paramètres s'originant et se déployant, si l'on n'y prend garde, sous l'égide de la discontinuité, du morcellement, des ruptures et du rythme brisé des mises en lien. Des défenses rigides peuvent alors s'installer, en protection contre la violence du contre-transfert, amenant à reproduire des attitudes d'intrusion et/ou d'abandon en direction de l'enfant et des problématiques dont il est à la fois pétri et porteur.

Myriam DAVID, dans son ouvrage sur le placement familial (DAVID M., 2004, pp.17-33), en développe largement la portée historique, en amont et depuis la prise de conscience douloureuse et mal tolérée par les acteurs sociaux, des facteurs de carence présents dans les pouponnières et au décours des mesures de placement familial.

Aujourd'hui encore, la connaissance que nous avons de ces phénomènes ne suffit pas toujours à mettre en place une organisation, une pensée institutionnelle qui permette de contenir et de structurer les enfants victimes de déliaison. La notion d'*adulte de référence* est bien présente, mais demeure difficile à concrétiser et à maintenir au sein d'un projet cohérent, qui travaille à la constance de l'attention et de l'éveil de la pensée élaborative. En effet, une telle organisation comporte de nombreuses exigences, afin de permettre sa mise en place et son maintien, dans un rythme qui assure sa continuité.

Dès lors, il devient particulièrement intéressant de se pencher sur l'expérience fort instructive de l'Institut PIKLER Loczy à Budapest, qui est devenu, suite aux résultats très posi-

tifs d'une étude réalisée dans les années soixante au sujet du devenir des enfants de l'Institut, « Institut National de Méthodologie des Maisons d'Enfants de zéro à trois ans en Hongrie ».

Le devenir adulte de ces enfants témoigne de la qualité du travail d'accompagnement des nurses, soutenues par l'institution, et qui a permis chez eux une intégration suffisamment solide de cet ensemble des « parents combinés structurants ».

Et en effet, lorsque l'on pénètre dans ces lieux, il est impossible de demeurer insensible à la sensation d'harmonie présente au sein des groupes. Ces groupes ne sont pas a-conflictuels, mais un rythme les porte, lié à la qualité des échanges qui se déploient entre les adultes et les enfants.

À l'origine de ces prises en charge et du fonctionnement institutionnel qui s'adapte tout entier au rythme du développement et des besoins physiques et psychiques des enfants se trouve la pensée de la pédiatre Emmi PIKLER qui créa l'Institut en 1946.

Fortes des résultats d'un long travail d'observation des enfants dans l'exercice de sa profession de pédiatre de famille, elle initie un mode d'accompagnement au sein de l'Institut, fondé sur ses découvertes, dont deux grands axes interdépendants l'un de l'autre se dégagent : celui de l'importance de l'activité libre spontanée du bébé dans le fondement de sa personnalité, et celui de la qualité des échanges initiés par l'adulte au cours des soins quotidiens (toilette, bain, repas, habillage...). De la manière dont les soins sont prodigués dépendent les capacités des bébés à s'ouvrir à eux-mêmes et au monde environnant, en exerçant leurs capacités motrices et en asseyant leur sentiment de compétence.

La question du soin est centrale et investie d'une grande valeur, à l'heure où l'on privilégiait plutôt le soin rapide afin de dégager du temps pour jouer avec l'enfant. À Loczy, la qualité du soin est minutieusement élaborée dans ses moindres détails : séquence régulière et rythme souple de gestes conscientisés et très doux, plus calmants qu'excitants, bain de paroles qui rendent intelligible la séquence toujours identique des gestes mêmes, et les émotions qu'il exprime le bébé au cours de cet échange. L'adaptation est constante aux signaux émis par l'enfant qui peut développer une attitude participative aux soins, grâce à l'anticipation des séquences. Cette anticipation « rythmique » existe non seulement au cours des soins, mais encore tout au long de l'organisation des journées, des semaines, des mois, des

années. Nous sommes ici dans la « science du détail » et la permanence de l'existence de ces repères concrets pleins de sens : détail des gestes lents et consistants, des paroles qui leur sont associées, de la mise en mot des vécus des enfants, de la conception du temps et de l'espace, entièrement pensés pour le maintien de la continuité et la réponse adaptée aux besoins des enfants selon leur niveau de développement. Et si la nurse change, en adéquation aux nécessités de roulement du personnel, tous les repères ne volent pas en éclat : le bébé retrouve le même rythme dans les soins, la même séquence des gestes liés aux soins, que les nurses se sont appropriée en formation préalable à l'Institut, avant même de pouvoir s'occuper de leur groupe d'enfants. Le rythme est donc essentiellement celui d'une présence attentive et concentrée au cours des soins, qui alterne de manière prévisible pour l'enfant, avec

des temps d'activité motrice libre, au cours desquelles il mène ses expérimentations personnelles, et intègre la teneur du lien construit avec la nurse au cours des soins. Le langage corporel est donc très fortement favorisé, se situant sur le registre, relationnel privilégié de l'enfant, tout en l'accompagnant de langage : l'enveloppe est tactile, visuelle, sonore, témoignant d'un « handling » et d'un « holding » continus, tout à fait originaux en institution. Au final, le travail de la nurse est d'une très grande exigence. Concrètement, elle est seule avec son groupe dans un espace où tout est agencé de sorte à éviter toute perte de lien : il n'existe pas d'allées et venues de la nurse, la continuité spatio-temporelle est inattaquable et les temps de soin comme d'activité libre des enfants sont structurés en permanence de manière prévisible dans le cadre de tours de rôle. Un lien est toujours maintenu avec la nurse : même lorsqu'elle se centre sur le soin d'un enfant, elle conserve une « écoute flottante » du reste du groupe qu'elle peut toujours suivre du regard et de la voix. Tous les temps de « transition » sont pensés : qualité du por-

tage et du lent dépliement des bras qui posent l'enfant dans un environnement adéquat, conforme à ses capacités psychomotrices et son intérêt du moment, tout en lui proposant un petit jouet ou un chiffon dans la transition, tout en accompagnant le geste par la parole... Sa disponibilité est entièrement tournée vers le groupe d'enfants, la qualité de sa présence est attentive, rassemblée, et même durant le soin à l'un d'entre eux, cette attention porte tous les autres et diffuse en perma-

conflits et luttes interpersonnelles, mais aucune violence marquée qui oblige à une intervention physique prompte et répétée de l'adulte. Il tombe sous le sens que ces temps d'activité libre ouvrent l'espace mental à une activité importante de symbolisation.

Mais d'où vient cette capacité de la nurse à tenir ce positionnement si difficile avec des enfants en grande souffrance psychique ?



Il semble que cela tienne à ce que l'on pourrait nommer la colonne organisatrice de l'institution, constituée par la méthodologie de l'observation, sans cesse au service de l'enfant et de la nurse qui peut, grâce au cadre rigoureux et élaboratif qu'elle offre, assumer et tenir son rôle de référence au quotidien et dans la continuité.

nence vers eux, ce qui, sans nul doute, augmente la capacité d'attente de chacun pour son temps de soin personnalisé. Ce temps lui-même est repérable pour l'enfant qui s'inscrit dans un retour de rôle inattaquable, attaché à la promesse du retour rythmé des retrouvailles avec un adulte référent ou d'autres adultes qui adoptent la même technicité, proposent la même qualité de présence profondément attentive dans laquelle les expériences prennent une épaisseur remarquable.

De la place d'observateur, il est indéniable que l'harmonie des échanges présente durant les soins se retrouve dans la qualité motrice des enfants au cours de leurs jeux, et dans la teneur du lien qui les unit entre eux. Les gestes sont posés et pleins d'assurance, les mouvements eux-mêmes rythmés, fluides et comme en cadence. Les jeux avec les poupées sont particulièrement édifiants, avec des poupées bien calées dans les bras, des échanges très tendres en face à face, des « partages » de soin à plusieurs enfants autour des bébés-poupées. Il existe bien quelques

Essentiellement, le cadre, le rythme des journées et le sens de ce que l'on fait ne sont pas à reconstruire chaque jour, toute l'énergie des nurses peut donc se consacrer à chaque enfant dans ses manifestations du moment. Les gestes appris et les séquences connues dégagent de toute question de technique pour ouvrir l'attention sur les réactions spécifiques de chaque enfant.

Au quotidien, chaque nurse possède un cahier où elle note tous les détails de ce qui survient au cours de la journée, concernant plus particulièrement chaque enfant dont elle a la référence, pour ensuite consigner quotidiennement tous ces événements dans le journal de l'enfant. Tout est ensuite repris dans une grille très détaillée de développement. Ce journal est primordial, propre à chaque enfant. Tout ce qui le concerne y apparaît : gazouillements, progrès, nouveau mot, étapes des différentes phases motrices, quantités prises aux repas, repérage de ses goûts, qualité des jeux, relations aux autres enfants et aux nurses, variations d'humeur et sensibilité aux événements, etc.

D'après toutes ses observations quotidiennes soigneusement consignées dans un cahier, la nurse référente écrit une synthèse une fois par mois, et pour la date anniversaire de l'enfant. Les chapitres sont élaborés, soulevant des questions qui occasionnent et soutiennent la réflexion. La pédagogie aide la référente à rédiger cette synthèse qui constitue un travail considérable. À l'occasion du départ de l'enfant, un journal est rédigé à son intention, qu'il peut emmener dans sa famille, mais la trace des synthèses des observations est aussi gardée à l'Institut et demeure consultable par l'enfant devenu adulte qui peut en prendre connaissance à tout moment de sa vie et de ses souhaits de « retour sur l'expérience de ce passage ». D'ailleurs, le personnel est plutôt stable, et bien souvent la nurse elle-même est là, témoin vivant de l'expérience passée.

Au quotidien, un moment clef se situe sur le temps de la jonction de midi entre le personnel du matin et celui de l'après-midi. Les transmissions assurent la continuité de la prise en charge. Les nurses travaillent à cette transmission en présence de la pédagogie qui participe à l'élaboration des événements. Tout se discute. Par exemple, aucune décision de changement dans les tours de rôle ne se fait sans réflexion, sans observations détaillées d'événements qui se produiraient de façon récurrente et rendrait nécessaire un tel changement. Et si un tel changement s'impose, cela occasionne à nouveau tout un travail d'observation du groupe d'enfants, afin de s'assurer du succès de la modification.

Cette contenance et cette structuration des émotions et de la pensée s'étendent donc aux enfants comme au personnel. Chacun existe dans la psyché de l'autre sans confusion, sans expulsion. D'ailleurs, tous les enfants sont connus par les nurses, même s'ils ne font pas partie de leur groupe, et des réunions permettent de penser groupalement les problématiques particulières de certains enfants. Les signes de malaise sont immédiatement repérés, travaillés, dans des efforts continus d'adaptation institutionnelle aux besoins repérés. La résultante en est une tolérance à repérer des signes de souffrance que l'on ne peut immédiatement interpréter, ce qui donne une grande force à cette institution. Elle ne détourne jamais son attention bienveillante des enfants, quoi qu'ils montrent. Elle transmet sa capacité à différer et soigner, en gardant le questionnement et la pensée vivants, tout en contenant ses propres limites.

Ainsi, la cohésion institutionnelle, ancrée dans l'observation et l'élaboration régulière et cadrée des manifestations de l'enfant, permet à la nurse d'habiter les temps de soin, dans une proximité émotionnelle étonnante et primordiale pour ces enfants en risque majeur de déstructuration psychique. Et si elle est physiquement seule avec son groupe d'enfants, elle est sans cesse portée dans la pensée et les gestes qu'elle produit à l'égard des enfants, par les personnes et le cadre de l'institution. La base des repères spatio-temporels et affectifs apportés par ce cadre parvient à se construire suffisamment pour que l'assise narcissique de ces enfants s'élabore. Le respect de leurs rythmes propres les soutient dans la découverte de leurs potentialités, et les adultes attentifs ne les entraînent que très légèrement en amont de leurs possibilités, chacun étant porté par des repères institutionnels qui permettent rythme et mouvement dans son intégrité physique et psychique.

Si l'on s'attache à tout ce qui constitue la spécificité de ces prises en charge, force est de constater que tout a été pensé, que sur chaque détail technique ou relationnel une pensée s'est construite et enrichie sans fixation, sans gel des solutions qui demeurent adaptatives. Là où le traumatisme pourrait se stigmatiser, une pensée se révèle et des mots l'accompagnent, un élément du cadre apparaît et se construit en complémentarité.

Cette apparente rigidité n'est en fait que la partie cachée de l'iceberg d'un cadre véritablement résistant, qui constitue la seule ouverture possible à la malléabilité

Il semblerait peut-être, à toute personne non initiée aux besoins spécifiques de très jeunes enfants placés en institution, que ce cadre paraisse dans un premier temps rigide, de par l'extrême solidité des repères proposés. Mais cette apparente rigidité n'est en fait que la partie cachée de l'iceberg d'un cadre véritablement résistant, qui constitue la seule ouverture possible à la malléabilité surprenante que l'on peut observer en son sein. Rien n'est en réalité figé ou répétitif, parce que les gestes comme les paroles sont toujours pleinement habités avec consistance et avec sens. La mouvance se situe dans l'extraordinaire finesse d'adaptation à toutes les variantes possibles des enfants au grès de leurs spécificités au quotidien. Le cadre contient et structure enfants comme adultes, le tiers y est très pré-

sent, et la transitionnalité s'y développe individuellement et collectivement tant chez les adultes que les enfants.

Ainsi donc, les principes développés au sein de l'Institut PIKLER Loczy m'ont semblé, à l'issue d'un stage d'observation réalisé dans ces lieux, avoir une portée non seulement technique, mais encore philosophique et humaine, tant l'attention et le respect des uns vis-à-vis des autres sont vivants avec constance. Rigueur et souplesse permettent que tous les détails pensés, organisés, habités de ces prises en charge forment un tout cohérent dont on ne peut isoler les parties, et qui permet l'éclosion d'une grande humanité régissant les rapports humains au sein de l'institution.

Ainsi, le rythme qui porte l'institution de l'intérieur se déploie au sein des groupes, et va jusqu'à nourrir l'observateur qui, de sa place, éprouve le sentiment émouvant de participer à ce mouvement puissamment constructif, ainsi que le souhait de partager avec d'autres le fruit de cette expérience.

Nathalie RUDE-SABATIE
Psychologue Clinicienne

Des amphithéâtres inhabités aux antichambres de la symbolisation

Frédéric GUINARD

Promenade « résonnée » dans les contrées de la rythmicité

Penser la question de la rythmicité aujourd'hui, comporte des enjeux importants dans ce qu'elle apporte comme modèles de compréhension des cliniques de la discontinuité ; discontinuité des liens instaurés entre sujet et environnement, cassure du sentiment d'exister, dysrythmie des chaînes associatives et du travail de symbolisation. Que se passe-t-il en effet lorsque la relation primaire a été jalonnée de déplaisirs, de douleurs psychiques aiguës, de terreurs sans nom, de situations extrêmes de désaide composant une atteinte « aux structurations les plus anciennement constituées dans le psychisme » (BERTRAND M., 2007, p.30) ?

Le champ des maladies graves du somatique, des troubles limites de la personnalité et des états psychotiques est particulièrement représentatif de ces brisures, de ces failles, de ces gels qui dessinent un rift de démarcation entre le déploiement de la vie psychique et une zone de « déshydratation affective » où vont primer les mécanismes de défense et les « stratégies de survie » (ROUSSILLON R., 2007, p.219). Joyce McDUGALL parlerait d'un processus de « désaffection » tel que « L'affect serait gelé et la représentation verbale qui le connote pulvérisée, comme si elle n'avait jamais eu accès au sujet » (1989, p.40).

S'intéresser à la rythmicité de ces cliniques, nous amènent à retrouver leur pulsation discrète, d'en retrouver un « arrière-pays de sensations » pour reprendre la formulation de Michèle PETIT, d'amener cet affect jamais encore advenu, à se ré-éprouver dans des conditions de « partage » suffisamment bonnes. « Sans doute est-il des territoires qui ne peuvent être approchés que si l'on accomplit au préalable quelques allées et venues » (PETIT M., 2008, p.221). Mais quels « chemins de la subjectivation », comme les dénomme M. BERTRAND, va-t-on emprunter pour approcher ces territoires où quelque chose de cette

détresse, de cet affect, va être retrouvé, repris de manière à ce que le sujet puisse « se ré-habiter et ré-habiter son temps » (ROUSSILLON R., 2007, p.225) ?

Échos et répétition

Le morceau « Time » des Pink Floyd débute par un léger « tic-tac » sur fond de respiration profonde... suivi d'une chorale de sonnerie d'horloges et d'alarmes. Les percussions de Nick MASON évoquent les battements d'un cœur, puis un bruit de pendule est créé par Roger WATERS en bloquant ses cordes de basse. Se superposent, à chaque début de mesure, les notes profondes de guitare rendues dramatiques et majestueuses par l'écho et la réverbération puis, les fragiles arpèges du piano électrique de Richard WRIGHT.

En 1962, à Cerisy-la-Salle, Nicolas ABRAHAM propose de s'intéresser au rythme en tant que phénomène « à l'état pur » et tente d'en faire une approche psychanalytique : « Le rythme apparaît comme une succession d'émergences, se produisant à intervalles à peu près réguliers et de manière plus ou moins répétitive. "À peu près" et "plus ou moins" indiquent ici des restrictions dues à l'ignorance phénoméniste. Ce qui est certain c'est que la régularité de l'intervalle ne fait pas à elle seule le phénomène du rythme. Pour que le cliquetis du train ou le tic-tac du métronome prennent une organisation rythmique, il est besoin d'un acte créateur par lequel nous assimilons et, en même temps, transfigurons la perception brute des intervalles. [...] par son contraste vocalique, le mot "tic-tac" lui-même témoigne de cette transfiguration assimilative » (1987, pp.90-91).

Mais au fait, « à l'état pur », qui définit la référence temporelle universelle ? Cette prérogative est dévolue au « Temps Universel Coordonné » : ce temps est calculé et réajusté en permanence car la rotation de la Terre présente des irrégularités imprévisibles (effets des marées, interactions gravitationnelles). La définition du

temps linéaire dit « atomique international » est donc fonction des microvariations de notre planète. Autant dire, à la suite de Nicolas ABRAHAM, que s'il est possible de déterminer un certain nombre de lois a priori du rythme, tout essai d'en décrire le mécanisme autrement que par l'art, de la description littéraire à l'expérimentation musicale et visuelle, va se révéler biaisé. (1987, p.93)

Dans le *Live at Pompéii* des Pink Floyd (1971), plusieurs techniques directement en lien avec ces tentatives de domestication du temps sont utilisées : l'« overdubbing » ou enregistrement fractionné qui consiste à ajouter des sons à de précédents enregistrements et l'« univibe », pédale d'effet modulatrice destinée à émuler l'effet Doppler (1). David GILMOUR utilise aussi un synthétiseur avec divers effets de « Wah Wah » totalement paramétrables en terme de vitesse, d'attaque et d'accentuation. Pourtant, lorsque l'on entend les toutes premières notes de *Echoes* emplissant l'espace de l'amphithéâtre antique, tous ces effets rythmiques high-tech sont balayés par le trouble, l'émotion que ces quatre jeunes hommes dégingandés viennent insensiblement loger en nous, de leur indescriptible musique.

Au cœur de sa réflexion, Nicolas ABRAHAM va considérer l'affect comme la clef de la répétition et le « noyau de la personnalité » : « Désactualiser ou potentialiser d'une part, retenir et anticiper de l'autre, en un mot : répéter, ne sont que deux faces du même processus : la tentative sans relâche renouvelée de surmonter l'essentielle ambiguïté du "présent" par un travail défini de symbolisation de conflits toujours naissants. » (1987, p.98)

En 1937, dans l'article « constructions dans l'analyse », FREUD, reprenant son fil théorique des processus répétitifs (1907, 1914 et 1920), apportait une hypothèse essentielle : les hallucinations et formations délirantes rencontrées chez les psychotiques seraient la réminiscence de traces mnésiques oubliées. La tâche de l'analyste se révélerait alors similaire à

celle d'un archéologue qui, parcourant les vestiges d'une cité ancienne, proposerait des modèles topographiques, économiques et sociaux afin de comprendre son fonctionnement d'antan. Chez un sujet, de quelle(s) réalité(s) perdue(s) ces répétitions sont-elles l'écho ? Et en quoi ces expériences passées ont-elles pu mettre en échec ses capacités évacuatrices et transformatrices ?

Aiguillés par ces nouvelles questions, nous quittons les amphithéâtres de Cerisy et de Pompéi et nous empruntons, à contretemps, la direction de la période infantile...

Les chemins de la subjectivation, le double jeu des soins maternels

Pour D.W. WINNICOTT, le processus de maturation chez l'enfant nécessite que celui-ci soit « porté et traité de manière satisfaisante » (1971, p.154). Plus précisément, le « holding » est un processus par lequel la capacité d'identification de la mère aux besoins de son enfant va lui permettre d'assurer un soutien physique adapté. Ce maintien premier rend possible le déploiement d'un « handling », une manière de « manipuler » le nourrisson, qui lui permet de tolérer des frustrations comme la faim, la gêne et faire l'expérience d'états de non-intégration « sans que l'angoisse se développe » (WINNICOTT D.W., 1958, p.313). Sur la base d'un « sentiment de continuité d'être » (WINNICOTT D.W., 1960, p.375) qui s'élabore chez l'enfant au contact de soins maternels satisfaisants, l'objet peut lui être présenté sans que son expérience d'omnipotence ne se trouve menacée. Cet « object-presenting » suppose toutefois une « malléabilité » suffisante de l'environnement maternel afin de résister aux mouvements d'attaque par lesquels va passer le bébé pour se le représenter (le « détruit-trouvé »). René ROUSSILLON (2002a) décrit comment une relation en « double » où l'objet est à la fois « même » et « autre » va être nécessaire pour que le nourrisson commence à envisager un objet-autre. Si l'on pense que « La subjectivation est le résultat d'une symbolisation qui réfléchit son propre processus. » (ROUSSILLON R., 2002b, p.77), intérioriser quelque chose de soi projeté ou déposé dans l'autre n'est pas un *simple aller*, mais une opération psychique qui nécessite que ce qui a été déposé en l'autre ait pu être réfléchi par lui et partagé avec lui.

En effet, les données contemporaines de l'observation des interactions mère-bébé (STERN D., 1985) décrivent les expériences d'« accordages affectifs » qui sont partagées par un nour-

risson et sa mère quand celle-ci va reproduire les mêmes caractéristiques rythmiques, formelles et l'intensité de l'état émotionnel de son enfant.

Albert CICCONE, s'intéressant à la genèse et au développement de l'activité de pensée, analyse comment la rythmicité de ces échanges permet au bébé d'organiser ses expériences subjectives dans le temps puis, de se les figurer, de se les représenter : « Si les expériences originelles de satisfaction et de frustration fondent le devenir du développement mental, c'est surtout la répétition rythmique – suffisamment rythmique et à un rythme suffisamment étayant – des expériences qui conditionnent la qualité de ce développement » (1991, p.200).

Régine PRAT propose que notre mode de communication s'apparenterait à un « opéra de la rencontre » au sein duquel les modalités d'échanges infra-verbales dont les aspects gestuels (chorégraphique) et musicaux (tonalité de la voix, intensité, variations de timbre, modulations, respirations) renverraient aux modalités sensorielles des premières caractéristiques du lien avec l'objet primaire et de ces présences/absences (2002).

« À bon rythme, les soins maternels apparaîtront à l'enfant comme des signifiants de l'union symbiotique harmonieuse primaire. Par contre, la dysharmonie, la dysrythmie, laisseront à celui-ci soit l'impression d'un monde incontrôlable – si tout vient trop vite – soit celui d'un monde désespérant – si tout vient trop lentement – et dans les deux cas, impliqueront soit un rejet ou un retrait, soit une soumission passive et un vécu d'annihilation de la capacité de satisfaction » (ROUSSILLON R., 1991, p.204).

Retour sur le divan... les contes de Shaharazade

Après avoir observé son petit fils, Ernst, jouer avec une bobine en bois au bout de laquelle était attachée une ficelle, Sigmund FREUD revient de son excursion dans le domaine des observations de bébé (et nous avec lui !) et s'apprête à se plonger dans l'écriture de son travail sur *l'au-delà du principe de plaisir*. En refermant la porte qui sépare son bureau de son cabinet de consultation, son regard s'arrête sur les nombreux tapis orientaux qui bordent le divan. Suivant l'un des fils colorés qui s'échappent de la trame – et qu'il faudra reprendre – il effleure l'image de cette singulière conteuse au chevet d'un sultan hanté par le souvenir d'une scène traumatique. Shariar, déçu par l'infidélité de son épouse, la fait mettre à mort et, afin d'éviter d'être à nouveau bafoué,

décide d'assassiner chaque matin la femme qu'il aura épousée la veille. La fille du grand vizir se porte alors volontaire pour épouser le sultan et, par le fait même, faire cesser le massacre : habile diseuse, elle propose chaque nuit au sultan une histoire dont la suite est reportée au lendemain. Le sultan ne peut se résoudre à tuer la jeune femme et reporte l'exécution de jour en jour : « Par la scansion des nuits et en ouvrant un espace de respiration, la conteuse permet la réintroduction du temps, elle restaure la capacité de différer » (PETIT M., 2008, p.76).

L'histoire de Shaharazade encadre toutes les autres de ses contes et les dépasse en enjeux. De manière semblable, les récits quotidiens de l'analysant d'une cure divan/fauteuil sont enchâssés, séance après séance, césure après césure, dans la « grande histoire » de son existence. Par la cadence qu'elle imprime à ses récits, elle détourne l'implacable dispositif qui allait s'aménager contre le retour du traumatisme et sa répétition. Le sultan est donc pris dans une relation asymétrique au sein de laquelle il est tenu en haleine par les mots de sa femme : « La particularité de la voix tient encore à la dissymétrie et à l'hétérogénéité qui existe entre l'émission vocale et la réception auditive. À la différence de la vue dont l'axe symétrique existe dans le regard au miroir, le registre de la voix échappe, de ce fait, pour partie à l'identification du même et du propre » (CYSSAU C., 2005, p.61).

Albert CICCONE et Alain FERRANT (2006) remarquent une dissymétrie fondamentale entre l'analyste et l'analysant. La relation clinique, comporte l'idée d'une position *clinée*, penchée... qui en quelque sorte métaphorise la dissymétrie première de la mère inclinée sur son enfant. Au travers de ses modèles sur la « fonction alpha », la capacité de « rêverie » de la mère et de l'analyste, BION avait déjà opéré des points de rapprochement entre la situation analytique et la relation mère-bébé, mais il précise qu'il s'intéresse davantage à ce qui circule « entre ces deux personnes » qu'à ce qui se joue de l'un ou de l'autre côté (BION W.R., 1978, p.28 cité par CICCONE A. et FERRANT A., 2009, p.112). Ainsi, le cadre psychanalytique est traversé par des phénomènes rythmiques qui impliquent une adaptation, un accordage. Le psychanalyste choisira ses moments de parole avec un « timing où une certaine régularité » pourra être décelée, il sera attentif aux silences, aux respirations dans le flux associatif qui lui indiquera « le "bon" moment pour intervenir et même parfois, le moment où il est nécessaire

d'intervenir pour maintenir l'investissement » (ROUSSILLON R., 1991, p.216). A l'instar de ces « situations limites de la psychanalyse », Shaharazade n'a que très peu de marges de manœuvre dans le « timing » du déroulement de sa narration et doit être suffisamment à l'écoute des manifestations d'intérêt ou d'agacement du Sultan pour maintenir son investissement.

En s'appuyant sur la distinction de D. MARCELLI (1992) sur les macrorhythmes et les microrhythmes dans les interactions mère-bébé, Alain FERRANT et Albert CICCONE repèrent ces deux niveaux d'organisation rythmique dans le processus psychanalytique. Le premier niveau dit des « macrorhythmes » est celui du cadre de soin et de sa suffisante régularité, fiabilité : « Une telle rythmicité assure une base de sécurité, en donnant – comme toute rythmicité des expériences – une illusion de permanence, de continuité. Une telle continuité sécurisée permet d'élaborer les expériences de séparation, de discontinuité. La discontinuité n'est maturative que sur un fond suffisant de permanence » (2006, p.97). Le second niveau est celui des observations cli-

niques fines qui saisissent le partage chez l'analyste d'expériences vécues par le patient. Cet écho qui, du côté de l'analyste, peut se révéler non-ajusté dans un premier temps, va progressivement se mettre au diapason de ce que ressent l'analysant en vue de la co-construction d'une figuration qui soit « communicable, accessible et appropriable par le patient » (2006, p.95).

Dans ce travail de partage et de réflexivité de l'expérience vécue, des microvariations comparables à celles qui affectent la rotation de notre planète vont émailler le processus : « les accidents du rythme, les ruptures de tempo ou les dysharmonies sont nécessaires au travail commun et introduisent l'étrangeté utile et la différenciation créatrice au sein de la vie psychique » (2006, p.101). « La capacité à accepter un différé, une attente, une latence, qui ne soit pas vécue comme une soumission néantissante, s'étaye sur l'organisation et l'acceptation interne d'un temps rythmique, c'est-à-dire d'un temps du retour différé du même. Il s'agit d'une forme intermédiaire entre la compulsion à la

répétition – ou l'automatisme de répétition – et l'organisation d'un temps chronologiquement orienté » (ROUSSILLON R., 1991, p.208).

Ainsi, dans tout dispositif de soin métaphorisant « la situation de nourrissage » (CICCONE A., 1991, p.202), ce travail d'ajustement au tempo de l'autre, de reprise de l'expérience vécue et de relance de la parole, se révèle être un long apprivoisement de la relation se déroulant dans un espace « d'entre-je(u) » (ROUSSILLON R., 2008) que l'on pourrait décrire comme une *antichambre* de la symbolisation, ni dedans, ni dehors, mais se dirigeant vers...

Frédéric GUINARD
Psychologue Clinicien

(1) C'est-à-dire le décalage de fréquence d'une onde acoustique ou électromagnétique entre la mesure à l'émission et la mesure à la réception lorsque la distance entre l'émetteur et le récepteur varie au cours du temps (ce qui est communément observable lorsque le son d'une voiture s'approche puis s'éloigne de nous).

RESCAPÉS ORDINAIRES

Par Laurence BARRÈRE

Nouvelles, aux éditions D un Noir Si Bleu – 2007

C'est à un jeune éditeur indépendant installé en Bourgogne que nous devons cette jolie découverte.

Laurence BARRÈRE signe ici un premier recueil maîtrisé autour du thème de la déroute intérieure. Ses personnages, qui ont le culot de nous ressembler un peu, évoluent sans autre prétention que de faire face aux aléas de vies, en apparence, bien ordinaires. Ils nous prennent d'ailleurs à témoin de leurs efforts pour se maintenir dans une normalité que d'aucuns qualifieraient d'étriquée, à l'image de ce cadre routinier qui, depuis dix-sept ans, compte les stations de métro (quatorze) et de bus (huit) qui séparent son domicile du bureau où il dirige le pôle facturation d'un grand groupe international. À la faveur d'une restructuration, il est profondément ébranlé par l'architecture postmoderne de son nouveau siège social. Tantôt facétieuse, tantôt empathique, l'auteur nous mène au plus près de la réalité psychique du personnage que cette mise en scène d'un chaos esthétique atteint jusque dans ses fondements. Si la part psychotique du sujet trouve à se loger dans le cadre, ici dans le décor, rarement texte l'aura illustré avec une telle acuité.

« Les portes s'ouvrirent. Aussitôt, les parois se précipitèrent sur lui, dardant leurs arêtes aiguës, les surfaces polies dupliquant et se rejetant sans fin son désarroi. Le verre reflétait le marbre noir qui reflétait le miroir qui le reflétait en retour, en une ronde cruelle, interminable, aux perspectives impossibles, et lui, au centre, disloqué, parcelisé, atomisé. »

Tout au long de ces douze nouvelles, Laurence BARRÈRE explore avec finesse comment le sujet fait avec ce qui le traverse, l'habite et le secoue, lorsqu'il est confronté aux changements, deuils ou ruptures qui pourraient avoir un impact traumatique sur lui. Dénî, clivage, déplacement, dissociation, etc. : les mécanismes de défense sont les véritables héros de ces histoires, héros jamais nommés mais remarquablement croqués. Pour autant, nul didactisme dans ce livre servi par une écriture dense aux indéfinissables qualités poétiques.

Parmi ces textes, ma préférence va à « La fissure ». Curieusement écrit à la deuxième personne, il met en présence deux personnages. L'un est porteur d'une mauvaise nouvelle pour l'autre qui va s'en défendre comme il peut en cherchant avec frénésie ou accrocher son regard. « - Votre mère... commence-t-il d'une voix douce...

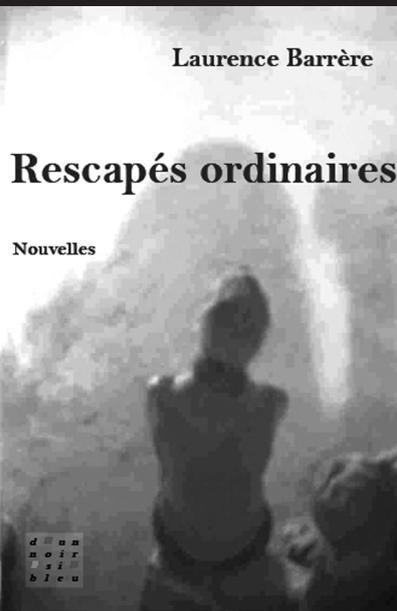
Là, vous vous affolez. Vos yeux pivotent dans tous les sens. Ils cherchent. Fouillent. L'angoisse monte. Trouver. Vite. Ils s'arrêtent sur la fenêtre. Non. Sur les piles de dossiers bien ordonnées. Non. Sur le tableau derrière le docteur. C'est une calligraphie japonaise. Oui. Non. Vite. Tout à coup, vous voyez une fissure dans le mur. Une fissure extrêmement fine, qui part du plafond et s'arrête à mi-hauteur. Le tableau. La fissure. Le tableau. Vous optez pour la fissure.

C'est un bon choix. C'est une fissure accueillante. Vous vous détendez... »

Une nouvelle remarquable, tant par la précision clinique de cette dissociation traumatique que par sa puissance métaphorique qui invite le lecteur à tâter, prudemment, humblement, les bords de ses propres fissures...

Françoise GUÉRIN

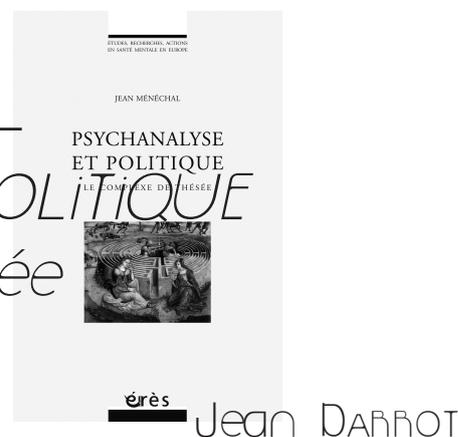
coup de coeur



Jean MÉNÉCHAL

PSYCHANALYSE ET POLITIQUE

Le complexe de Thésée



Ce livre, délectable à plus d'un titre, ne laisse pas tranquille. Une plume, jubilatoire nous aiguillonne d'abord vers un plaisir fébrile à penser, à chercher, à explorer... Puis elle passe à autre chose, jouant de la rigueur et de la concision comme de l'implicite et du clair-obscur. C'est là un effet de fond et non de style : comment aborder sans de telles césures (ou de telles ruses ?) les énigmes que sont en permanence le rapport à la vérité en politique, les évitements qui en défendent l'approche en psychanalyse et au sein du mouvement psychanalytique (jusqu'à « l'intimité politique » de FREUD et à la « conviction » qu'il réaffirme avec passion dans ses commentaires tardifs sur *Totem et tabou*), et enfin toute la clinique qui s'y rattache, à commencer par la perversion ? Laquelle aujourd'hui « sent encore le soufre » (p.145), mais n'en reste pas moins consubstantielle à l'aventure démocratique, comme elle l'est à la structure et à la dynamique de son héros mythique : Thésée, roi d'Athènes et fondateur de la démocratie.

La préface de René KAËS puis l'avant-propos et la post-face de Jean PEUCHLESTRADE précisent utilement le contexte et les développements de l'ouvrage dans l'œuvre de Jean MÉNÉCHAL. À commencer par sa thèse de doctorat en psychologie clinique, soutenue en 1992 sous le titre « *Thésée et les chemins de la démocratie. Regards sur FREUD, la psychanalyse et le politique* ». C'est donc la matrice de ce livre : 908 pages, suivies d'un index thématique imposant et pas moins de 745 références bibliographiques !... Faire éditer un livre à partir de cet ouvrage monumental était la claire intention de Jean MÉNÉCHAL. D'incessantes publications et un investissement continu dans le champ de la psychopathologie ont différé ce projet jusqu'au décès de l'auteur, survenu à l'été 2001, en pleine activité malgré une maladie épuisante. La lourde tâche éditoriale revint à Marie GILLOOTS, l'épouse, et à Jean PEUCHLESTRADE, l'ami. L'un comme l'autre avaient collaboré à plusieurs ouvrages dirigés par Jean MÉNÉCHAL. Ils surent s'entourer d'une équipe de « relecteurs », tous plus ou moins familiers de ses travaux et de son écriture foisonnante. Il n'en résulte, malgré la suppression de volumineux chapitres, aucun effet de « digest » : les textes sont totalement ceux de l'auteur, y compris les ellipses et les raccourcis dont il avait le secret.

Les promesses du titre sont tenues : politique et psychanalyse sont visitées en profondeur, dans les pleins et dans les creux. C'est bien dans le manque, l'écart et l'inachèvement que la vérité est cernée, la question initiale étant maintenue en tension d'un bout à l'autre : « Quels sont donc les enjeux politiques et la nature effective de la psychanalyse, au-delà de sa capacité de résistance pointée par J. DERRIDA ? [...] Si la psychanalyse est farouchement privée, la politique est résolument publique ».

Pour un « état des lieux après FREUD », le référentiel est ciblé : Paul ROAZEN, Pierre KAUFMANN (la culpabilité collective « apparaît comme la condition de la conversion de la pulsion destructrice en activité de civilisation »), Eugène ENRIQUEZ et le lien social, René MAJOR (de la trace à l'identité), Cornelius CASTORIADIS (le projet du politique est « d'aider la collectivité à créer les institutions dont l'intériorisation par les individus [...] élargit leurs capacités à devenir autonomes »), Jean CLAVREUL et l'éthique de la libération, Guy ROSOLATO et la fonction des mythes sacrificiels. Pour le reste... balayée sévèrement, une certaine littérature (Gérard MILLER est nommé) « qui a certes ses lecteurs mais ne permet guère de mieux comprendre, au-delà de quelques généralités ressassées, les ressorts de *l'engagement politique* » (p.47). Les débats milanais des années 70 autour d'Armando VERDIGLIONE sont jugés « obsolètes ». Si les contributions de Félix GUATTARI et Serge LECLAIRE y sont associées, les travaux de Pierre LEGENDRE sur la jouissance du pouvoir ne sont pas évoqués. De même, l'épisode antipsychiatrique, ses auteurs et ses acteurs sont ignorés. LACAN est en revanche crédité d'une approche pertinente de la question du politique, à travers la transmission de la trace et l'origine de la morale : mais si l'auteur nomme (avec la fonction du nom-du-père dans la définition du sujet), agit en créant puis dissolvant l'École freudienne, il n'en a jamais fait un objet d'étude. Laisant même par son scénario sacrificiel, la voie ouverte au freudomarxisme, concept de « père combiné » fusionnant le nom de MARX et le nom de FREUD, « construction défensive fonctionnant comme un fétiche par rapport à l'angoisse soulevée par le nom de LACAN par rapport à celui de FREUD ». Dépassée cette figure lacanienne du sacrifice, nous n'avons plus « sous la main » que FREUD lui-même pour « faire office de victime » (p.56)...

La référence essentielle est cherchée dans *Totem et tabou* (plutôt que *Malaise dans la civilisation*). Mais sa réduction notamment par Ernest Jones, à une psychanalyse appliquée est vigoureusement dénoncée : il s'agit bien d'un message fondateur, et de portée narcissique. Les explications tardives de FREUD sur ses doutes post-éditoriaux en témoignent : « C'est qu'alors je parlais du désir de tuer le père [...], maintenant je décris le fait réel ; après tout il y a un grand pas à franchir entre le désir et l'acte ». Et MÉNÉCHAL de conclure, passant du narcissisme à la *Kultur* via l'intimité politique de FREUD et les « silences de l'honnête homme » : « De même que *Totem et tabou* procède directement, en la concluant, de la recherche entamée avec l'Œdipe, le champ du politique ne se distingue pas du champ individuel mais lui est coextensif. Chaque homme porte ainsi en lui la racine du politique ».

Reste que FREUD entourera le mythe de Thésée d'un mystère troublant. Comme tant d'autres avant et après lui... Ceci, en dépit du retentissement qu'eut la découverte du palais de Minos en 1901. Que dissimulent ces résistances dans la nomination d'un héros aussi positif ? Et qui avait pourtant de quoi passionner le mouvement psychanalytique : selon Sophocle même, il reste à jamais « le seul à savoir comment Œdipe est mort » ! Il convenait donc de reprendre le chemin sinueux du labyrinthe, « au risque toujours présent de s'y perdre ». Pour faire bref, c'est d'abord le « destin pervers de Thésée » qui est retracé, à travers ses ruses, ses combats, ses alliances, ses trahisons et surtout ses rencontres, toujours comme tangentes et biaisées (« regarde où je ne suis pas ») : le père, le vice et la vertu, la femme (les femmes : Ariane certes mais aussitôt abandonnée pour sa sœur Phèdre, et puis Hélène, Antigone...), le monstre et jusqu'à Œdipe, venu en aveugle à Colone, disparaître d'une mort invisible pour y transmettre son secret au seul Thésée. A cette transmission est référée l'unification de la cité puis la démocratie. En même temps que Thésée franchit le pas qui sépare la trahison de la loi, le lien collatéral instaure le champ politique. Ce qui unit les deux héros est également ce qui les oppose : l'un et l'autre gagnent le pouvoir en débarassant la cité d'une menace monstrueuse (Œdipe le sphinx, Thésée le Minotaure) et en tuant le père (Thésée selon un scénario ambigu). Mais ensuite « à Œdipe qui jouit

du repos du guerrier dans la couche funeste, s'oppose le pouvoir assumé par Thésée pour réformer la cité [...] L'un fait du pouvoir une question familiale, voire individuelle, l'autre lui donne, par l'utilisation qu'il en fait, une dimension proprement politique. Le politique est même ce que Thésée offre à Œdipe à Colone » (p.140).

C'est dès lors autour du lien fraternel que s'articule le complexe de Thésée, laissé en suspens par FREUD au bénéfice de l'avenue triomphale du complexe d'Œdipe. Une fois accompli le meurtre originel, « pourquoi les frères s'allient-ils ? [...] S'est-on véritablement interrogé sur ce qui les unit *positivement* entre eux, et non plus dans leur similitude de lien vertical avec le père, manifestée par l'impuissance ou la haine ? » (p.142). Le meurtre du père s'estompe derrière le désir de fraternité fondateur de l'organisation politique. Il faut alors envisager l'hypothèse « parallèle » d'un « être mythique frère, qui rejoindrait dans sa construction, les structures déjà étudiées et qui sous-tendent le complexe de Thésée ». Complexe qualifié de « confluent » (et non plus « parallèle », donc...) au-delà de la situation triangulaire classique. Il « mettrait en scène une figure de la loi distincte de celle du père et qui viendrait décrire la place de l'État » (p.145). Le bipôle amour/haine hérité de l'impuissance oedipienne se compléterait donc d'un axe alliance/trahison qui s'inscrirait, lui, dans la dimension agie, mais aussi dans le sillage du déni et non du refoulement. On perçoit que si le premier marque de son empreinte la psychopathologie des névroses, le second résonne avec la dynamique perverse.



Cette résonance particulière est considérée avec beaucoup de gravité, dans une approche « positive » assez inhabituelle de la perversion, et dans ses dimensions multiples : tonalité perverse du lien collatéral et réciproquement, psychopathologie « politique » du pervers dans sa dynamique anale. « La catégorie de la perversion est justement au cœur du débat sur la psychopathologie, en ce qu'elle propose un modèle imaginaire de démocratie, foncièrement "faux", mais *individuellement acceptable*, pour suppléer aux "impossibilités" que porte en lui le modèle politique princeps, démocratique, du fait de son lien avec le manque. La perversion apparaît donc comme la caricature tragique d'une démocratie privée » (p.177). Les « destins pervers » et la « technique d'intimité » de Thésée pérennisent la trace d'une telle structure dans ce qui fonde et anime la démocratie.

« Oui, Thésée est bien de l'étoffe de SADE et de MACHIAVEL réunis. » (p.177). S'il « transforme la puissance en pouvoir », fondant par là même les règles de base de l'État moderne et du politique, c'est en introduisant « l'espace de la construction

symbolique dans le social, en d'autres termes le politique » (p.156). C'est en garantissant la circulation du symbole qu'il ouvre l'organisation politique athénienne, jusque-là enfermée dans la succession linéaire du pouvoir. Enfin, s'il parvient à cette libération, c'est grâce à sa « capacité particulière de déplacer et d'aménager la vérité ». Le complexe assure donc finalement l'homogénéité de sa structure sur trois composantes : « le lien collatéral comme fondement de la structure élargie du déni, la capacité d'aménagement de la vérité par une mise en mouvement permanente du symbole, et enfin l'orientation politique de la création culturelle, que Thésée établit en tant que dimension autonome » (p.157). On sait qu'historiquement cette construction échoue : comme le fut Œdipe, Thésée est banni. Mais l'enjeu est radicalement différent : dès lors que la dimension symbolique est assurée dans le politique, l'héritage est pérenne. « Thésée vérifie ce faisant que, pas plus que la théorie n'empêche d'exister, le politique n'est infaillible » (p.157).

Les développements finaux sont une méditation sur le pouvoir, la politique et le désir, que la démocratie grecque a tenté de concilier « au plein de leurs contradictions fécondes ». On sait comment la résonance entre les désirs du peuple et l'ambition des dirigeants la conduira au désastre : « consubstantielle à la relation maître/esclave qui fait l'essence du rapport pervers, elle nous amène à cette interrogation tellement contemporaine des limites de la démocratie : où commence-t-elle, où finit-elle ? » (p.172). Déjà Thucydide rapportait à « Éros » le moteur du désastre de Sicile où Alcibiade « entraîna les athéniens dans le sens de leurs désirs ». Les figures modernes du populisme répondent bien à un mécanisme identique, ce qui fournit à la fois un modèle d'interrogation dynamique de l'actualité politique et un début de réponse à la question des « limites ». De même, l'ultime conclusion (pp.179-180) pointe une sorte de féminité du pouvoir politique : référée à l'homosexualité du lien collatéral, elle pourrait aussi bien interroger de manière saisissante l'émergence récente de la parité représentative en politique et les scénarios féminins de lutte pour

le pouvoir... D'autres questions politiques très actuelles pourraient être élaborées sous de tels éclairages : si René KAËS en évoque quelques-unes dans sa préface, Jean MÉNÉCHAL s'en tient à de rares et furtives allusions. Pourtant, la question reste constamment sous-jacente à son propos, au point qu'on en serait par moments fasciné. Lui aussi sans aucun doute, une excitation contenue se dégageant de certaines pages. Mais sa recherche est celle d'un ascète, et d'un analyste : si nous laisse toute liberté d'excursion, il n'en impose ni le moment, ni l'initiative, ni la destination. C'est donc au lecteur d'associer, de réfléchir et de développer à son gré.

Un même paradoxe (d'ouverture interrompue) concerne la frilosité du mouvement psychanalytique à l'endroit du politique. Des chapitres passionnants éclairent la nature politique de la psychanalyse et de son histoire. Pourtant, certaines phrases fulgurantes restent en suspens, comme celle-ci : « Le volet "politique" de la pensée freudienne a souffert d'un ostracisme surprenant de la part des analystes eux-mêmes » (p.141).

La suite n'est pas plus développée que l'autre question à laquelle renvoie, inévitablement, ce constat d'ostracisme : sur quel modèle politique se sont organisés les rapports entre Freud et ses disciples, entre les héritiers, et aujourd'hui entre les membres des institutions psychanalytiques ? Dit autrement, pour cadrer avec l'héritage de Thésée : comment s'articulent vérité, pouvoir, désir et politique pour les analystes entre eux ? Quelle place y est faite au déni et au refoulement ?... Et encore ceci : « Pourquoi la psychanalyse a-t-elle arrêté son investigation au destin du complexe d'Œdipe et ne l'a-t-elle pas portée vers ce complexe de Thésée, qu'il [Jean MÉNÉCHAL] offre à notre méditation comme prolongement nécessaire du premier ? » (préface de René KAËS p.10)

Ces interrogations ont été centrales dans le groupe de travail réuni durant trois années par Jean PEUCH-LESTRADE, sur psychanalyse et politique : ce n'est pas un hasard que la lecture de « Thésée... » soit issue de ce cercle. Mais comme nous aurions aimé y travailler avec Jean Ménéchal, franchir avec lui les portes qu'il nous ouvre, et sur la question centrale de l'altérité, à laquelle beaucoup de ses travaux ultérieurs sont consacrés, prendre encore à ses côtés « *Le risque de l'étranger* » ! Le chantier ainsi ouvert n'en est pas moins minutieusement balisé, « comme si l'auteur devait donner à son sujet la consistance et la densité qui lui font défaut comme question pour la psychanalyse » (ibid, p.10). Tant par la hardiesse des hypothèses que par la rigueur des investigations, pour le clinicien comme pour le lecteur militant, cet ouvrage est une mine.

Jean DARROT
Pédopsychiatre

Dossier : Rythmicité et origine de la continuité

- ABRAHAM N., TOROK M., (1978) « Le temps, le rythme et l'inconscient », in *L'écorce et le noyau*, Flammarion, Paris, 2001, pp. 88-119.
- AVRON O., *La pensée scénique*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 1996.
- AVRON O., « L'émotionnalité rythmique et ses dysfonctionnements dans l'ouvrage collectif », in LECOURT E. (sous la dir. de), *Modernité du groupe dans la clinique psychanalytique*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 2007.
- BERTRAND M., « Situations extrêmes : le difficile chemin de la subjectivation », in AUBERT A. E., SCHELLES R., *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 2007, pp. 25-32.
- BION B., (1978) *Quatre discussions avec Bion*, Paris, L'Inquiète, 2006.
- CICCONE A., LHOPITAL M., (1991) *Naissance à la vie psychique*, Dunod, Paris, 2001.
- CICCONE A., « L'expérience du rythme chez le bébé et dans le soin psychique », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 53, n°1-2, 2005.
- CICCONE A., FERRANT A., « Les échos du temps : le rythme, le tempo et la mélodie de l'affect », in CHOUVIER B., ROUSSILLON R., (sous la dir. de), *La temporalité psychique, Psychanalyse, mémoire et pathologies du temps*, Dunod, Paris, 2006, pp.93-109.
- CICCONE A., FERRANT A., *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, Dunod, Paris, 2009.
- CYSSAU C., « Entre autre et soi, l'action et l'impact de la voix », in VIVES J.-M., (sous la dir. de), *La voix dans la rencontre clinique*, L'Harmattan, Paris, 2005, pp.59-66.
- DAVID M., *Le placement familial, de la pratique à la théorie*, Dunod, Paris, 2004.
- DEVOUCHE E., GRATIER M., « Micro analyse du rythme dans les échanges vocaux et gestuels entre la mère et son bébé de 10 semaines », in *Devenir*, vol 13, n°2, 2001, pp. 55-82.
- FREUD S., (1895) « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *1887-1902, Naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1973.
- FREUD S., (1907) « Actes obsédants et exercices religieux », in *L'avenir d'une illusion*, Payot, Paris, 1991.
- FREUD S., (1914) « Remémoration, répétition, perlaboration », in *La technique psychanalytique*, PUF, Paris, 2002, pp.105-115.
- FREUD S., (1920) « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981.
- FREUD S., (1937) « Constructions dans l'analyse » in *Résultats, idées, problèmes II*, P.U.F., Paris, 1985.
- FREUD S., (1938) *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Paris, 1985.
- GOLSE B., *L'être bébé*, PUF, Paris, 2006.
- GREEN A. (1970) « Répétition, différence, réplcation », in *La diachronie en psychanalyse*, Editions de Minuit, Paris, 2000, pp.87-136.
- GUERRA V., « Le rythme, entre la perte et les retrouvailles », in *Spirale*, 2007/4, N°44, pp.139-146.
- MARCELLI D., « Le rôle des microrhythmes et des macrorhythmes dans l'émergence de la pensée chez le nourrisson », in *La psychiatrie de l'enfant*, vol. XXXV, fasc. 1, 1992, pp.57-82.
- Mc DOUGALL J., *Théâtres du corps*, Gallimard, Paris, 1989.
- PETIT M., *L'art de lire ou comment résister à l'adversité*, Belin, Paris, 2008.
- PRAT R., « Un rythme à deux : opéra de la séance, opéra de la vie », in *Revue Française de Psychanalyse*, 5/2002.
- PRAT R., « Le rythme dans la peau », in *Spirale*, 2007/4, N°44, pp.79-84.
- RESNICK S., *Espace mental, sept leçons à l'université*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 1994.
- ROUSSILLON R., « Postface : les situations extrêmes et leur devenir », in AUBERT A. E., SCHELLES R., *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 2007, pp. 215-226.
- ROUSSILLON R., (1991) « Le rythme, le transitionnel, le transit et le cadre », in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, PUF, Paris, 2001, pp. 198-217.
- ROUSSILLON R., « L'homosexualité primaire et le partage de l'affect », in *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, Dunod, Paris, 2002a, pp.73-89.
- ROUSSILLON R., « Le transitionnel et l'indéterminé », in *Les processus psychiques de médiation*, Dunod, Paris, 2002b, pp.61-80.
- ROUSSILLON R., *Le jeu et l'entre-je(u)*, PUF, Paris, 2008.
- STERN D., (1985) *Le monde interpersonnel du nourrisson*, PUF, Paris, 1989.
- TARDOS A. et DAVID M., *Loczy ou le maternage insolite*, Editions érès, Mille et Un Bébés, Ramonville-Saint-Agne, n°94, 2008.
- THOURET D., *La parentalité à l'épreuve du développement de l'enfant*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 2004.
- TREVARTHEN C., GRATIER M., « Rythme, émotion et pré-sentiment dans les interactions de bébés en voie d'autisme », in DUGNAT M., *Les émotions (autour) du bébé*, Editions érès, Ramonville-Saint-Agne, 2006.
- WINNICOTT D.W., (1958) « La première année de la vie » pp310-323 in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969.
- WINNICOTT D.W., (1960) « La théorie de la relation parent-nourrisson » pp358-378 in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969.
- WINNICOTT D.W., (1971) *Jeu et réalité L'espace potentiel*, Gallimard, Paris, 1975.

Anciens numéros de Canal Psy

N° 80 - Octobre - Novembre 2007

Dossier : La Formation Continue

Formation Continue de l'Institut de Psychologie. De l'idéal, des principes de plaisir et de réalité(s) par Gislaine SAYE

Formation Initiale, Formation Continue en Psychologie. Figures de l'Inachèvement ? par Dominique GINET

Interview. Jérôme RENOULT. « L'Evaluation en Formation Continue : clé de voute et interface »

Coup de coeur. Michel SÉONNET, *La marque du père* par Jean-Marc TALPIN

Rubrique Echo, Paul FUSTIER, Ce qui pourrait se cacher dans ma vieille à roue ?

N° 81 - Décembre 2007 - Janvier 2008

Dossier : Parlez-moi d'humour

L'humour ? Un préservatif groupal par Evelyne GRANGE-SÉGÉRAL

L'humoriste : un artiste entre jouissance et souffrance ? par Jean-Jacques RITZ

Interview de Serge TISSERON

Coup de coeur. Doris LESSING, *Les grands-mères* par Jean-Marc TALPIN

Rubrique Interview, Christine DURIF-BRUCKERT sur son livre *La nourriture et nous*

N° 82 - Février - Mars 2008

Dossier : Les pratiques de soin

Soigner par Marie-Claire CÉLÉRIER

Relation de soins et récits privés de la maladie : la création d'une langue "provisoirement" commune par Christine DURIF-BRUCKERT

De l'écoute clinique du discours du sujet hospitalisé en entretien psychologique à l'écoute du cadre hospitalier psychiatrique par Amandine GRIOT

Coup de coeur. "Valse avec Bachir" par Frédéric GUINARD

Rubrique Interview, Patricia MERCADER sur son dernier ouvrage écrit avec Annik HOUËL et Helga SOBOTA Psychosociologie du crime passionnel.

N° 83 - Avril - Mai 2008

Dossier : Cliniques du cancer

Cancer féminin et réactualisation de l'imaginaire de la castration par Martine PROUVEUR

« Lien esthétique et cancérologie » Une greffe de moelle, de peau à peau par Christine BÉNÉZIT

Psychosomatique et cancer. Mythes et réalités. par Nathalie DUMET

Coup de coeur. Le cœur cousu par Jean-Marc TALPIN

Rubrique Echo, Des psychologues à l'écoute de sujets atteints de maladies graves par Nathalie MÉCHIN

abonnements et commandes de numéros

Pour un abonnement d'un an, Canal Psy vous offre 5 numéros entre le n°1 et le numéro 65*

Faites votre choix sur le site web de Canal Psy

Je m'abonne pour un an (5 numéros) à Canal Psy et bénéficie de l'offre de 5 anciens numéros gratuits.

Tarifs : normal 22,00 € réduit (étudiants, chômeurs)** 15,00 € numéros choisis _____

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal / Ville / Pays _____

Téléphone / e-mail _____

CHÈQUES LIBELLÉS À L'ORDRE DE L'AGENT COMPTABLE DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2.

* sauf numéros épuisés, ** sur présentation d'un justificatif

Prix des numéros :

Numéros 1 à 19 : 1,52 €

de 20 à 39 : 2,29 €

de 40 à 65 : 3,05 €

à partir du numéro 66 : 3,30 €

Je commande les numéros :

_____ X 1,52 €, soit : _____ €

_____ X 2,29 €, soit : _____ €

_____ X 3,05 €, soit : _____ €

_____ X 3,30 €, soit : _____ €

+ frais de port (*), soit : _____ €

Nom _____

Prénom _____

Frais de port :

1 numéro : 1,22 €

2 à 4 numéros : 1,98 €

5 à 8 numéros : 2,76 €

plus de 8 numéros : 3,62 €

Offres Spéciales :

10 numéros commandés (du n° 1 au n° 65 inclus*)

10,00 € + frais de port (3,62 €) *sauf numéros épuisés

TOTAL : _____ €

Adresse _____

Code postal/ville _____

Tél/e-mail : _____

Points de vente :

A Bron : à l'Institut de Psychologie : Canal Psy (salle K33), à la Librairie U - **En centre ville :** F.P.P. (86, rue Pasteur, Lyon 07)

Directeur de la publication : Olivier CHRISTIN,
Président de l'Université, president@univ-lyon2.fr

Directeur délégué : Albert CICCONE, Albert.Ciccione@univ-lyon2.fr

Rédaction : Frédéric GUINARD, Frederik.Guinard@univ-lyon2.fr

PAO, abonnements : Marc-Antoine BURIEZ, Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Couverture et Illustrations : Julien WOLGA, julien.wolga@gmail.com

Font partie du comité de lecture les enseignants élus au conseil du Département.

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle

Imprimé par l'imprimerie Caussanel

ISSN 1253-9392 - Commission paritaire n° 1112 B 07996



Canal Psy
Institut de Psychologie
5, av. P. MENDÈS FRANCE
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.23.23
Poste 20.59

Site WEB Canal Psy :
<http://psycho.univ-lyon2.fr>
puis «RECHERCHE» de Canalpsy